La tirade de Perdican

Alfred de Musset · On ne badine pas avec l’amour · Acte II, scène 5

Cette explication porte sur la dernière réplique de Perdican à Camille. Elle commence par « Adieu, Camille », contient la formule « Tous les hommes sont menteurs » et s’achève sur les mots « mon ennui », juste avant la sortie de Perdican. Les repères suivent l’édition Clarendon Press de 1884 accessible sur Wikisource.

Lire la scène 5 et sa dernière réplique sur Wikisource.

Problématique

Comment Perdican fait-il d’un adieu à Camille une défense de l’amour vécu ?

Introduction rédigée

Alfred de Musset publie On ne badine pas avec l’amour en 1834. Le Baron veut unir les deux cousins, Camille et Perdican. À l’acte II, scène 5, ils se retrouvent près d’une fontaine. Camille envisage de prendre le voile. Les récits qu’elle a entendus au couvent nourrissent sa crainte de souffrir en aimant. Dans sa dernière réplique, Perdican prend congé d’elle tout en lui dictant une réponse à ces récits. Comment fait-il d’un adieu à Camille une défense de l’amour vécu ? La tirade part d’un tableau violent des êtres humains. Elle donne ensuite une valeur sacrée à leur union. Elle finit par imaginer ce qu’une personne peut se dire au moment de faire le bilan de sa vie.

Les trois mouvements

1. L’adieu ouvre sur un réquisitoire contre les êtres humains

Perdican charge Camille de transmettre une réponse et reprend à son compte la peinture d’un monde décevant.

2. Perdican défend l’union de deux êtres imparfaits

Perdican affirme qu’une union peut avoir de la valeur au sein du monde qu’il vient de décrire.

3. Le bilan d’une vie transforme le plaidoyer en aveu possible

La parole passe du on général au bilan d’une vie à la première personne.

Analyse aux pages 2 à 4. Grammaire et questions d’oral en page 5.

Explication linéaire

De l’adieu au réquisitoire

1. L’adieu ouvre sur un réquisitoire contre les êtres humains

À partir de « Adieu, Camille… ». Du début de la réplique à l’image de la fange.

De la séparation à une parole à transmettre

Le nom de Camille fait entendre une adresse personnelle dès l’adieu. L’impératif retourne reprend sa décision de rejoindre le couvent. Le second impératif, réponds, lui donne une parole à faire entendre là-bas. Le futur de la subordonnée introduite par lorsque installe une scène à venir. Perdican imagine ce que Camille entendra et ce qu’elle pourra répondre. Le départ qu’il annonce prolonge ainsi leur dispute jusqu’au couvent.

Des paroles présentées comme un poison

Les récits du couvent sont qualifiés par un adjectif de dégoût. Le verbe empoisonner donne à leur influence la force d’une atteinte physique. Plus tôt, Camille a raconté comment les malheurs de sœur Louise finissaient par lui sembler les siens. Perdican reprend cette situation en accusant les récits de façonner sa peur. La violence de sa formule répond à celle qu’il attribue aux paroles des religieuses.

Des listes qui élargissent le jugement

Deux structures parallèles introduisent les hommes puis les femmes. Les déterminants tous et toutes donnent à la condamnation une portée générale. La suite d’adjectifs accumule des défauts et serre le rythme de la tirade. Perdican et Camille sont eux aussi compris dans ces catégories. Le dialogue entre deux cousins prend l’ampleur d’un jugement sur les êtres humains.

Un monde ramené à une image grotesque

La construction restrictive réduit le monde à un égout. L’absence de fond et les montagnes de boue amplifient l’image. Les phoques rampent et se tordent, ce qui donne une forme bestiale et agitée à la dégradation générale. Sur scène, l’orateur fait surgir ce décor par les seuls mots. Il pousse ainsi le jugement pessimiste jusqu’à l’excès, avant d’y introduire une possibilité d’union.

Transition possible. Perdican a donné leur pleine force aux raisons de se méfier. La conjonction qui suit change la direction de la tirade.

Mon repère pour l’oral

Quels mots font du retour au couvent le début d’un nouvel échange ?

Explication linéaire · suite

De l’union des êtres imparfaits à la défense de l’amour

2. Perdican défend l’union de deux êtres imparfaits

À partir de « mais... ». Du retournement après la fange à l’affirmation du verbe aimer.

Un pivot au milieu de la même phrase

La conjonction mais fait surgir une possibilité dans le monde de boue qui vient d’être décrit. L’expression il y a affirme l’existence de cette possibilité. Le discours passe d’une série de catégories à une seule union, celle de deux êtres. Le présent donne à l’énoncé la portée d’une conviction que Perdican veut communiquer à Camille.

Le sacré appliqué à l’union humaine

Les adjectifs « sainte et sublime » élèvent l’union à une valeur morale et spirituelle. Ces mots répondent à la présence du crucifix que Camille lui a montré au cours de la scène. Le déterminant démonstratif ces renvoie aux hommes et aux femmes déjà accusés. La possibilité d’aimer appartient ainsi aux mêmes personnes que l’orateur vient de peindre avec leurs défauts.

Une concession qui donne sa force au plaidoyer

Le pronom indéfini on rend l’épreuve commune. La répétition de souvent marque trois temps et retarde l’affirmation du verbe aimer. Perdican admet la tromperie, la blessure et le malheur que redoute Camille. Le second mais amène alors une expression très brève. Le verbe arrive après une série d’expériences douloureuses que l’orateur accepte d’inclure dans une vie amoureuse.

Transition possible. La tirade a formulé une conviction générale. Perdican imagine maintenant le moment où chacun peut éprouver cette conviction en regardant sa propre vie.

Mon repère pour l’oral

Explique le passage de l’image de la boue aux mots qui valorisent l’union.

Explication linéaire · fin

Le bilan d’une vie au seuil de la mort

3. Le bilan d’une vie transforme le plaidoyer en aveu possible

À partir de « et quand… ». De l’évocation de la tombe aux derniers mots de Perdican.

Regarder l’amour depuis la fin de la vie

La subordonnée de temps introduite par quand place l’expérience au seuil de la mort. Le mouvement du corps qui se retourne rend visible le regard rétrospectif. Le mot tombe rappelle aussi le récit de Camille sur les femmes qui vieillissent et meurent au couvent. Perdican fait de cette limite le moment où l’on juge ce que l’on a vécu. La mise en scène d’un bilan donne une conséquence concrète à son plaidoyer.

Le passage du on au je

Le verbe se dire fait entendre une parole adressée à soi. Dans cette parole rapportée directement, le pronom je remplace le on général. Le changement de voix donne au raisonnement la forme d’une expérience que le public peut s’approprier. Dans la bouche de Perdican, ce je peut aussi s’entendre comme une façon indirecte de laisser paraître sa propre émotion devant Camille.

Trois verbes pour relire une existence

Les passés composés rapprochent la souffrance, l’erreur et l’amour. Le passage de l’épreuve subie à l’erreur reconnue rend le bilan plus personnel. La dernière proposition perd les adverbes de fréquence et aboutit à « mais j’ai aimé ». Sa brièveté met le verbe en relief. En reprenant sous la forme du je l’affirmation précédente, Perdican fait entendre ce que pourrait signifier pour soi le fait d’avoir aimé.

Le dernier mot de la dispute et la sortie

La phrase clivée qui met moi en relief présente l’expérience vécue comme une part de l’identité. L’orgueil et l’ennui peuvent fabriquer une figure de soi qui protège de la blessure. La tirade invite à mesurer le coût de cette protection. La didascalie fait sortir Perdican après cette affirmation. Camille reste seule avec les mots qu’il vient de lui adresser et l’exemple de vie qu’ils lui proposent.

Conclusion rédigée

Perdican commence par reprendre et amplifier les raisons de se défier des êtres humains. Les deux interventions de mais rendent ensuite audible sa conviction. L’amour peut unir des êtres imparfaits et compter jusque dans un bilan qui reconnaît la souffrance. Le passage du on au je donne à cette défense une intensité personnelle. Par cette parole qu’il imagine et qu’il prête à un autre, Perdican laisse comprendre à Camille ce que représente pour lui le risque d’aimer.

Entraînement à l’oral

Réponds à voix haute avant de lire la proposition.

Question de grammaire

« le monde n’est qu’un égout sans fond »

Comment la restriction est-elle construite dans cet extrait ? Reformule la proposition à l’aide de seulement.

La négation exceptive, aussi appelée restriction, associe ne, élidé en n’, et que, élidé en qu’. Elle porte sur le groupe nominal attribut du sujet, un égout sans fond. La phrase reformulée devient « Le monde est seulement un égout sans fond. » Perdican réduit le monde à cette image et renforce ainsi sa condamnation.

Trois relances corrigées

Pourquoi Perdican emploie-t-il deux impératifs au début de la tirade ?

Le premier envisage le départ vers le couvent. Le second demande à Camille d’y répondre aux religieuses. Leur succession fait du congé le début d’un autre échange, dont Perdican lui souffle les mots.

Quel rôle joue le vocabulaire religieux dans le plaidoyer ?

Perdican donne à l’union humaine une valeur sacrée. Cette valorisation se comprend dans la scène, puisque Camille a montré son crucifix et expliqué son choix de l’amour éternel. Il répond à son langage en faisant entendre ce que l’attachement humain peut avoir de précieux.

Qui parle à la première personne à la fin de la tirade ?

Perdican fait entendre les mots qu’une personne pourrait se dire au moment de faire le bilan de sa vie. Sur scène, c’est bien lui qui prononce ce je devant Camille. Le public peut ainsi entendre dans cet exemple général une parole chargée de son émotion présente.

Le lien avec le parcours

Le parcours « Les jeux du cœur et de la parole » invite à suivre les destinataires. Perdican parle à Camille, lui dicte ce qu’elle pourra dire au couvent, puis prête des mots à une personne en fin de vie. À l’acte III, scène 3, les destinataires se dédoublent autrement. Perdican déclare son amour à Rosette assez fort pour être entendu de Camille, cachée derrière un arbre. La comparaison permet de préciser comment une parole d’amour peut aussi agir sur la personne qui l’écoute.